



Vive la mariée... et la libération du Kurdistan ! de Hiner Saleem

Fiche technique

Kurdistan - 1998 - 1h40
Couleur

Réalisation et scénario :
Hiner Saleem

Image :
Valérie Le Gurun

Son :
Frédéric Ullman

Montage :
Anna Ruiz

Interprètes :
Georges Corraface
(Cheto)
Marina Kobakhidzé
(Mina)
Fatah Soltani
(Machko)
Schahla Aalam
(Leïla)
Tuncel Kurtiz
(Oncle Ismet)
Serge Avedikian
(Azad)
Stéphanie Lagarde
(Christine)
Bruno Lopez
(Misto Vidéo)



Marina Kobakhidze et Georges Corraface

Résumé

Cheto est un jeune militant kurde, réfugié politique qui vit à Paris. Il entretient une relation avec Christine, jeune femme française.

Un jour, il décide de se marier. Pour femme, il souhaite une jeune et belle Kurde élevée dans la tradition morale et culturelle du pays. Pour la choisir, Cheto demande à son ami Misto de se rendre au Kurdistan et de filmer en vidéo les candidates. En visionnant la cassette à Paris, Cheto trouve la femme de ses rêves et la demande en mariage...

Mais la tradition kurde veut que l'aînée se marie la première. C'est donc Mina, paysanne tout en rondeurs et au maquillage traditionnel, sœur aînée de l'élue, qui se présente pour épouser Cheto... qui n'est plus sûr de vouloir se marier...

Critique

Sur la vidéo, elle avait toutes les qualités. Kurde, vierge et une silhouette à la Cindy Crawford. C'est elle qui serait sa femme, la mère de ses enfants : Cheto en était convaincu. A l'étranger, les Kurdes se tiennent les coudes : une collecte, et voilà tous les copains de Cheto en route pour l'aéroport des Invalides, à la rencontre de la beauté fatale. A sa place, Cheto voit arriver une brune timide, godiche, avec vraiment rien de Cindy Crawford...

C'est qu'au Kurdistan la tradition fait loi : on ne marie pas la cadette avant l'aînée. Voilà pourquoi Mina a pris la place de sa sœur... Fureur de Cheto, qui crie au marché de dupes : il a payé pour la belle. Mais rien à faire, c'est la moche qu'il doit épouser.

L E E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

«Je voulais, dit Hiner Saleem, dont c'est le premier long métrage, tourner une comédie. Ce qui n'était pas du goût de certains groupuscules kurdes. Pour eux, je devais réaliser un film engagé. Politique. Sérieux. Seulement, un truc comme ça n'aurait pas fait avancer la cause kurde, parce que personne ne serait venu le voir. Moi, je voulais montrer un peuple vivant. Or c'est l'humour, l'optimisme, l'espoir qui permettent de survivre». La cause kurde, Hiner Saleem la défend avec ardeur. La cause d'un pays sans terre, dépecé, après le traité de Lausanne de 1923, entre la Turquie, l'Iran, l'Irak et la Syrie.

«Le plus grand malheur du Kurdistan, c'est de n'avoir pu mobiliser l'opinion internationale. Alors que, depuis plus de soixante-dix ans, mon peuple est victime de l'apartheid. Et ce n'est pas la couleur de la peau qui est en cause. C'est notre race qui est niée dans l'indifférence générale. En 1982, l'ayatollah Khomeyni a tout de même déclaré : «Celui qui tue un Kurde ne commet pas un crime : il va droit au Paradis». En Turquie, depuis dix ans on a vidé des centaines de villages. Cinq millions de Kurdes ont été contraints de quitter ce qu'ils considéraient comme leur terre natale pour s'exiler à Istanbul. Au risque de provoquer une explosion. Rendez-vous compte : face à face, des bidonvilles bourrés de Kurdes et de Turcs pauvres et ennemis. Ça ne peut pas ne pas péter un jour...

L'indépendance du Kurdistan, on en rêve, bien sûr. Mais soyons réalistes : ce n'est pas pour tout de suite. Ce qu'on réclame, c'est l'indépendance culturelle : pouvoir apprendre notre langue, donner des prénoms kurdes à nos enfants, ce qui est rigoureusement interdit en Turquie. D'ailleurs, le premier souci de tout Kurde émigré, c'est de changer de prénom. Dans mon film, je pousse ce désir jusqu'à l'absurde. L'un des héros préfère se faire appeler Fernandel plutôt que d'utiliser son vrai prénom».

C'est un film drôle, vif, un peu maladroit, d'accord, mais animé d'un entrain, d'une

force de vie irrésistibles. Les hommes y sont un peu ridicules, comme Cheto, qui s'aperçoit, peu à peu, mais un peu tard, que sa femme «laide» est ravissante. Et futée. Les femmes, ici, sont vraiment l'avenir de l'homme, puisqu'elles osent lentement mais sûrement rejeter les préjugés et les traditions, pour créer, même en exil, un Kurdistan libre...

Entre deux chants, deux danses et deux gags, Hiner Saleem montre aussi («et je suis au-dessous de la vérité», dit-il) les méthodes parfois brutales des organisations kurdes pour collecter des fonds auprès de leurs compatriotes exilés à Paris. Pour la bonne cause, bien sûr. Mais par la force, au besoin. «Moi explique le réalisateur, je suis pour la contribution financière de chacun. Mais librement acceptée. Comme le dit le restaurateur dans le film, «Je donne, mais quand je veux !». Là encore, j'ai reçu des menaces. On m'a demandé de supprimer certaines scènes où je montrais ce racket. J'ai refusé : je ne voulais rien sanctifier. Entre le film de propagande et la kalachnikov, il n'y a pas beaucoup de différence. Et moi, j'ai toujours été partisan de la lutte pacifique.

C'est drôle ! Pour les Turcs, je suis un terroriste puisque j'ai osé montrer, dans mon film, le drapeau kurde. Minimum, quinze ans de taule ; maximum, la perpétuité. Et je suis fier de l'avoir montré, le drapeau de mon pays... En même temps, pour certains Kurdes, je passe pour un réformateur vulgaire et dangereux qui fait le jeu de l'ennemi. Parce qu'un drapeau, pour moi, ce n'est pas un symbole poussiéreux, accroché, inaccessible, au mur d'une salle de réunion. Ça doit vivre ! Quand j'ai froid je m'y pelotonne. La femme que j'aime je lui en fais un vêtement. Et ça ne m'empêche pas de le mettre dans la main de mon enfant pour lui apprendre à défendre la liberté...»

Pierre Murat

Télérama n°2525 - 3 Juin 1998

«Vive ce titre», peut-on ajouter tant le film en remplit l'énoncé.

L'euphorie festive s'y marie - redondance opportune - avec la gravité d'un propos politique indissociable du malheur d'être kurde dans un monde sans Kurdistan. La rigidité de l'encadrement de la diaspora kurde en France est une idée reçue dynamitée par l'effervescence tonique et le ton jovial de ce film.

Remarqué en 1992 au festival de Venise, Hiner Saleem dit que son grand-père «est né kurde sur une terre libre» passée sous le contrôle des Ottomans, des Anglais, puis de l'Irak. Enfant, il s'est juré de faire parler kurde aux «machines» (la télévision, le cinéma) qui l'enchantaient. Tourné à Paris, **Vive la mariée** parle beaucoup français et assez kurde pour produire un effet d'authenticité élémentaire.

Résumons. Cheto a commandé l'envoi d'une magnifique épouse, choisie sur images tournées au pays par un ami vidéaste. Astreinte à la tradition, c'est la sœur aînée de l'élu qui arrive. Déçu et furieux, il l'enferme au foyer; mais, aidée par des femmes kurdes libérées, la mariée forcée s'émancipe, devient jolie et vite moderne. Quitté par sa compagne française, Cheto se retrouve seul, mais la chaleur de la communauté kurde devrait tout arranger. Dans un Paris bienveillant, la coutume cède volontiers au bonheur l'espace de quelques accommodements.

La façon des personnages et leur truculence exorcisent les bévues de l'existence (celles que se fabrique le héros, Cheto, en trompant son amie française qui travaille opportunément au service des papiers pour immigrés) ou les vrais drames (le suicide d'un «frère» sans papiers). Parsemés de paradoxes plaisants, les dialogues prédisposent à un curieux ralliement à Ignace, la chanson de Fernandel : le film lorgne du côté de la pagnolade ! Compte tenu de l'âpreté du matériau narratif, c'est aussi surprenant qu'original.

Très mobile, la caméra participe aux tur-

bulences des réunions de militants, des descentes musclées chez les patrons du Sentier pour lever «l'impôt révolutionnaire». Le filmage est corporel, et le montage rapide produit un rythme énergique, une exubérance qui emportent l'adhésion en dépit des doutes qu'inspire l'optimisme du propos.

Hiner Saleem montre une France altruiste et accueillante à laquelle, si l'on est travailleur étranger dans l'Hexagone en 1998, il devrait être imprudent de se fier. En revanche, chez les spectateurs français, la réussite de sa comédie devrait réveiller le goût de l'hospitalité.

Françoise Audé
Positif n°449/450 - Juil/Août 1998

semble, à l'image de ses personnages, rechercher constamment le juste milieu (entre les genres et les cultures). Du coup, son film se veut trop juste, trop apprêté pour ne pas sonner faux, mais il demeure suffisamment ancré dans l'expérience personnelle pour capter quand même quelque chose des aspirations fluctuantes de cette communauté.

Erwan Higuinen
Cahiers du cinéma n°525

trop savoir comment, je me suis juré qu'un jour, je les ferai parler kurde...

Comment se sont passés vos premiers pas ?

Réfugié politique, exilé en Italie, je ne pouvais plus retourner au Kurdistan pour filmer les miens. A Venise, après la guerre du Koweït, j'ai écrit une petite histoire. Un ami a organisé une collecte pour m'acheter de la pellicule 16 mm, un autre m'a rejoint avec sa caméra et nous sommes partis à deux, clandestinement dans les montagnes du Kurdistan. A l'ouverture de ses bagages, j'ai découvert avec fascination la caméra. C'était le premier jour de tournage de mon film **Shero**. Par la suite, il a été sélectionné au festival de Venise. Ça y était, la machine commençait à parler kurde.

Entretien avec le réalisateur

Quelles sont vos origines ?

Je m'appelle Hiner Saleem, petit-fils de Sélim Malay. Je suis né en 1964. Mon grand-père avait beaucoup d'humour quand il nous racontait son histoire : il est né kurde sur une terre libre. Mais les Ottomans sont arrivés et lui ont dit : tu es ottoman. Et il est devenu ottoman. A la chute de l'Empire, il est devenu turc. Puis les Turcs sont partis, et il est redevenu kurde dans le royaume de Cheïkh Mahmoud, le roi des Kurdes, et les Anglais sont arrivés, mon grand-père est devenu sujet de sa gracieuse Majesté. Les Anglais ont créé l'Irak, il est devenu irakien. Mon grand-père n'a jamais compris l'énigme de ce nouveau mot «Irak» et jusqu'à son dernier souffle, il n'a jamais été fier d'être irakien. Son fils, Sheiro Selim Malay, non plus.

Comment est née l'envie de faire du cinéma ?

Un jour, mon oncle a acheté un poste de télévision. Pour moi, c'était une chose sublime. Fasciné, j'allais chez lui tous les soirs. Puis j'ai découvert qu'il existait une autre machine encore plus magique : le cinéma. Mais chez nous, ces machines ne parlaient que l'arabe, langue que je ne comprenais pas. Sans

Quelles intentions aviez-vous en tournant ce film ?

Vive la mariée... et la libération du Kurdistan ! m'a permis de faire une radiographie de la vie associative kurde. Il représente une fenêtre sur la société kurde et ses contradictions. Mais le film parle surtout des femmes : Lella, la féministe, dont l'image irrite les hommes kurdes, Mina, qui s'émancipe malgré les pressions de la communauté. Ce film, c'est aussi la France et les Français vus par les Kurdes, une comédie au croisement de deux cultures. La description d'un quartier, le X^e, où Kurdes, Indiens, Turcs se côtoient en apportant à Paris des senteurs et des images venues d'ailleurs.

Comment vous est venue l'idée de départ du scénario ?

Cette situation existe dans la réalité kurde. La première génération de réfugiés kurdes, peu nombreuse, ne pouvait retourner au pays. Leurs familles se chargeaient de leur trouver une femme. Cela se faisait par l'intermédiaire de photos que les parents envoyaient à leur fils. Quand celui-ci était consentant, la fille lui était «expédiée» avec la garantie

de son intégrité morale et corporelle. Ce type de mariage était ironiquement appelé «le mariage postal». De nos jours, le camescope a révolutionné cette pratique, on parle de «mariage vidéo».

Comment s'est déroulé le casting de votre film ?

Je demandais à mes assistants d'aller passer leurs après-midis dans les cafés kurdes et de me ramener des «gueules». De mon côté, en me promenant dans le quartier du X^e arrondissement de Paris, j'arrêtais les gens dans la rue, ce qui a donné lieu à quelques anecdotes : - vous êtes kurde Monsieur ? - Comment le savez-vous ? - Moi aussi je suis kurde et je vais réaliser un film. J'aimerais que vous soyez acteur pour moi, cela vous intéresserait ? - Je ne sais pas, montre-moi d'abord ton film et je te dirai après si je veux... et Ahmet fut pris pour jouer le rôle de Pétros.

Outre le casting d'acteurs non professionnels, j'avais bien évidemment besoin de m'appuyer sur des acteurs professionnels, et j'ai d'emblée choisi de travailler avec des gens qui avaient, ancrés en eux, une double culture, un déracinement.

Avec ce film, j'ai souhaité mêler intimement acteurs professionnels et non professionnels, Kurdes, Arméniens, un Turc (Tuncel Kurtiz, acteur principal du **Troupeau** de Yilmal Güney), un Grec, une Georgienne, bref, toutes les saveurs et les couleurs du Paris que j'aime

Dossier distributeur

Quelques mots sur le Kurdistan

Reconnu en 1920 par le traité de Sèvres qui ne sera jamais appliqué, le Kurdistan a été partagé par le traité de Lausanne de 1923 en quatre états : la Turquie (15 millions de Kurdes), l'Iran (7 millions), l'Irak (4,5 millions), la Syrie (1,5 millions).

D'une superficie de 500000 km², le Kurdistan est aussi vaste que la France. Il existe également des communautés kurdes en ex-URSS (Arménie, Géorgie... 320 000 Kurdes), au Liban (100 000) et une forte diaspora en Europe occidentale (650 000).

On peut évaluer la communauté kurde dans son ensemble à 28 millions de personnes.

Population autochtone de l'Asie occidentale, descendant des Mèdes de l'Antiquité, les kurdes parlent une langue d'origine indo-européenne, écrite depuis le VII^e siècle. Dans leur grande majorité musulmans de confession sunnite, une minorité d'entre eux (20%) est d'obédience chiite.

Il existe aussi de petites minorités chrétiennes et des adeptes du yézidisme.

Les Kurdes sont sans doute aujourd'hui la plus grande nation non constituée en état indépendant.

Aujourd'hui, 120 000 Kurdes vivent en France sans que la majorité des Français en soupçonne la présence.

Dossier distributeur

Filmographie

Documentaires :

Le retour de Huner

Les kurdes d'Irak 1991

Moyen métrage :

Shero 1992

Longs métrages :

Un bout de frontière 1993

Inachevé

Vive la mariée... et la libération du Kurdistan ! 1998